X
2401

LOC-
ARCHIVES

LE

GÉNÉRAL MALLETERRE

30 AVRIL 1858 † 26 NOVEMBRE 1923

ECOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

X. 2401

BIBLIOTHEQUE FNSP
1 299 944

0547 Écrit par Mr Maurice Alfassa

–

A Mr d'Eichtal et à l'École des Sciences Politiques en souvenir de l'ancien Professeur le Général Malleterre

C. Malleterre

26 nov. 1925.

LE

GÉNÉRAL MALLETERRE

30 AVRIL 1858 † 26 NOVEMBRE 1923

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE
X 2101

LE GÉNÉRAL MALLETERRE

30 AVRIL 1858 † 26 NOVEMBRE 1923

Après quelques mois d'une crise que rien ne permettait de prévoir, et dont sa santé apparente, comme son allure si jeune écartaient même l'idée, le général Malleterre a succombé aux suites de ses blessures le 26 novembre 1923 : le ministre de la Guerre, les maréchaux Foch et Pétain, les généraux les plus illustres de notre armée, les officiers supérieurs, les Mutilés de la Grande Guerre, les plus grands noms des Lettres françaises, ses amis innombrables apportaient à M^me^ Malleterre et à ses filles l'hommage de la douleur unanime que causait la disparition prématurée d'un homme dont la vie n'eut d'autre objectif que le devoir.

Un an après, jour pour jour, le 26 novembre 1924, la même assistance, recueillie et émue, se trouvait à nouveau dans cette même chapelle Saint-Louis des Invalides, groupée autour de M^me^ Malleterre et de ses enfants pour s'associer à l'hommage que l'Association Générale des Mutilés de la Guerre rendait à son fondateur. En des termes d'une simplicité touchante, parce qu'ils venaient directement du cœur, retraçant à grands traits la vie du général Malleterre, disant le dévouement qu'il apporta à ses frères d'armes, mutilés comme lui, en faisant rempart de leur corps à la France brutalement attaquée, sauvagement envahie ; disant

son effort incessant jusqu'à son dernier souffle, pour obtenir, par les voies de droit et en demeurant sur le terrain de leur défense professionnelle, que la Nation élaborât leur Statut et leur accordât, non une réparation, mais le minimum compatible avec le droit à la vie, son président, M. Thébaud, faisait remise à l'État du monument que l'Association Générale des Mutilés de la Guerre — la première en date, comme la plus puissante — a élevé à son fondateur et que par un pieux sentiment, elle désirait placer dans cet Hôtel des Invalides, en quelque sorte la maison de famille du général Malleterre, après avoir été celle de son beau-père le général Niox, à qui il avait succédé dans sa double fonction de commandant l'Institution Nationale des Invalides et de directeur du Musée de l'Armée.

Dans les couloirs et sous les voûtes de l'Hôtel des Invalides il semble encore, à tout instant, que doive apparaître sa mâle figure. Si sa démarche était plus lente, son regard clair et sa voix prenante disaient, en toute occasion, son amour toujours plus grand pour le pays et son irréductible volonté de continuer, au poste de combat que lui assignaient sa volonté du devoir et le besoin de se dévouer aux grandes causes, la lutte pour le noble idéal auquel le général Malleterre avait consacré sa vie, cette vie qui a une unité si belle et si constante, en dépit et peut-être à cause des activités si diverses qu'il a dû déployer car, à la vérité, elles ont été la conséquence, comme le prolongement les unes des autres.

Pierre-Marie-Gabriel Malleterre fut un soldat. Son hérédité le consacrait au métier militaire.

Né à Bergerac le 30 avril 1858, d'une famille périgour-

dine de vieille souche, son père était professeur et eût souhaité que son fils suivît la même carrière que lui et entrât à l'École Normale. Mais si l'enfant se montrait travailleur, si, dès ses premières années, il témoignait une ardente volonté d'apprendre, s'il se familiarisait avec les bons auteurs, s'il acquérait cette profonde connaissance et ce grand amour des classiques qui devaient, plus tard, le placer au premier rang parmi les écrivains militaires, sa volonté fut toujours d'entrer à Saint-Cyr, et c'est, tout seul, par un de ces puissants efforts de volonté dont toute sa vie fut dominée, qu'il s'y prépara avec succès, puisque tout jeune encore, il avait vingt ans, il y fut admis dans un très bon rang.

C'est qu'aussi bien, si son père appartenait à l'enseignement, si son grand-père maternel était un petit gentilhomme terrien, il appartenait, par son bisaïeul maternel, M. Morand-Dupuch, à une famille militaire. Très jeune, sous la Terreur, celui-ci avait été emprisonné, et c'est pendant sa détention, alors qu'il avait vingt ans, qu'il épousait, en prison, M^lle de Gontaut-Biron, âgée de douze ans. Leur union fut féconde : dix-sept enfants vinrent au monde : trois filles, dont l'une devint M^me de Brugière, grand'mère de Pierre-Marie-Gabriel Malleterre, et quatorze fils, dont huit furent généraux et trois autres colonels.

Ce fut l'une des causes de la vocation militaire du général Malleterre. La seconde, la plus immédiate, peut-être aussi décisive et qui eût probablement suffi, à défaut de l'hérédité, est qu'il avait vécu la guerre franco-allemande de 1870. Il avait douze ans alors, âge où, chez les jeunes hommes déjà mûris, se manifeste l'orientation d'existence,

où, avec toute l'ardeur et la fougue juvéniles, les sensations s'imprègnent profondément, se gravent dans le cœur et dans le cerveau et deviennent quelquefois déterminantes. Pierre-Marie-Gabriel Malleterre ressentit violemment la douleur de ne pouvoir se joindre aux armées que les premières défaites avaient fait surgir sur le territoire. Il souffrit des désastres, de la mutilation de la France, qui lui semblait une mutilation de sa propre chair ; et, dès ce moment, il voulut appartenir à l'armée qui, un jour, « rapporterait, dans les plis du drapeau, l'Alsace et la Lorraine à la Patrie ».

Dès lors, sa volonté est tendue vers le but et sa préparation à l'École spéciale militaire n'est pas une fin en soi : elle est le complément des études classiques qu'il poursuit avec la même ardeur que s'il devait entrer à l'École Normale. Peut-être donne-t-il plus d'attention à l'histoire et à la géographie, car il a compris, dès lors, que, si le métier, militaire exige, avec l'esprit de sacrifice le don de soi à la Patrie, la bravoure est un entraînement physique, et qu'il demande aussi d'une façon constante un grand effort cérébral et la mise en œuvre, ou plus exactement l'application des connaissances intellectuelles les plus variées.

Il voit dans le métier des armes, non simplement une profession, mais une forme d'apostolat laïque. Officier, il sera un entraîneur d'hommes, par l'ascendant moral qu'il prendra sur eux. Il aura pour rôle et pour devoir de les former, de développer chez eux, tout en les pliant à la discipline la plus rigoureuse, les qualités personnelles et notamment l'initiative. Il sera leur chef, mais il cherchera à établir de lui à eux et inversement des liens humains.

Son unité, quelle qu'elle soit, constitue une grande famille, dont il sera le chef, et son ascendant est moins fondé sur le principe d'autorité que sur la confiance que les hommes auront dans le chef qui est d'un constant exemple et qui n'estime pas son rôle terminé à l'heure où s'achèvent les exercices militaires.

Ainsi Pierre-Marie-Gabriel Malleterre a résolu d'être un soldat. Désormais, rien ne le fera dévier de la voie qu'il s'est tracée. Mais il conçoit une action encore plus étendue. Est-il suffisant de former les hommes venus à la caserne? Il ne le pense pas et considère qu'il doit tendre aussi à la formation des officiers. Il rejoindra ainsi la profession que son père voulait lui faire suivre. Il se préparera au professorat. Avant d'enseigner, il faut apprendre et, on l'a très justement dit, apprendre à apprendre.

Et ainsi Pierre-Marie-Gabriel Malleterre sera conduit à son tour à ces chaires de Saint-Cyr et de l'École de Guerre où l'ont instruit des maîtres éminents, dont l'un, le général Niox, à qui il succédera d'ailleurs à l'École de Guerre, devait avoir sur sa formation générale une influence incessante. A son tour, le jeune et brillant officier contribuera à donner cet enseignement large et approfondi, dont peut s'enorgueillir le Corps des officiers brevetés. Il le donnera avec une conviction d'autant plus ardente, avec une autorité et une compétence rares, que, peu à peu, s'est créé chez les générations plus jeunes, qui n'ont connu que par ouï dire les horreurs de l'invasion, un état d'âme qu'il définit en les qualifiant : « La génération des vaincus. » Ce n'est pas sur ses lèvres une expression péjorative, mais la constatation d'un fait, d'une sorte de résignation qui ne

prépare pas à l'effort qu'il faudra un jour fournir. Il luttera contre cette résignation et son œuvre d'enseignement se diffusera du haut de la chaire de l'École des Sciences politiques, où l'écoute une bourgeoisie jeune et studieuse, parmi laquelle se recrute pour partie le corps des officiers de réserve.

L'unité de sa vie s'affirme parce que son action, en se diversifiant, tend à lui faire mieux connaître les différentes formes du rôle dont la complexité s'accroît sans cesse, au fur et à mesure qu'il parvient à des grades plus élevés.

Le passage de Pierre-Marie-Gabriel Malleterre à l'École de guerre, comme élève, exercera sur lui une influence décisive. C'est là que deux hommes qui ne devaient plus se quitter jusqu'aux termes presque simultanés de leurs deux existences, apprennent à se connaître et à s'apprécier. C'est alors, en effet, que le capitaine Malleterre devint l'élève du colonel Niox, que l'ardente volonté d'apprendre de l'un trouva dans la science de son maître, dans l'universalité de ses connaissances, dans sa haute philosophie qui ouvraient à ses auditeurs des horizons sans cesse renouvelés, les éléments d'étude qui lui étaient nécessaires et dont il devait tirer le plus grand fruit, puisqu'à son tour, quelques années plus tard, il occupait la chaire de géographie du colonel Niox. Dès cette époque, une collaboration étroite s'établissait entre les deux hommes, que devaient bientôt resserrer des liens de famille, puisque la fille aînée du colonel, M^lle Charlotte Niox, épousait, en 1892, le capitaine Malleterre. Les affinités intellectuelles s'affirmaient. Passionnés par le même idéal, travailleurs ne s'accordant aucun répit, ni l'un ni l'autre, militaires tous deux au sens le plus élevé du mot,

ils prirent l'habitude de réfléchir en commun en quelque sorte et de se communiquer les conclusions des problèmes si multiples qui se posaient à leur esprit. Pierre-Marie-Gabriel Malleterre devint le dépositaire de la pensée de son beau-père et, pour ainsi dire, comme il aimait à le proclamer, le « fils spirituel » du général Niox, préparé à être son collaborateur, comme son continuateur en toutes choses. Mais « père et fils spirituels » ne se confondaient pas, car l'un et l'autre possédaient une personnalité trop accusée et trop indépendante pour ne pas vouloir jalousement la conserver.

Pierre-Marie-Gabriel Malleterre a effectué seul, sans suivre de cours, par l'effort de sa volonté et de son travail, sa préparation à l'École spéciale militaire. Entré le vingtième, en 1878, deux ans plus tard, il en sortait second, avec des notes supérieures en diverses matières au major ; mais, fantassin, il se vit préférer un cavalier.

Comme sous-lieutenant, il fait de 1881 à 1887 les campagnes de Tunisie et du Sud-Oranais. Tout jeune, dans le bled, il y prend contact avec la guerre. Il se montre brave. Mais, surtout, il en tire des enseignements multiples : il se pénètre de l'idée, qui sera pour lui une règle de conduite, que les chefs doivent apprendre à ménager leurs hommes et à les avoir bien en main, pour obtenir d'eux le rendement maximum. Rentré en France, il est affecté comme lieutenant à Bordeaux. Il se prépare à l'École de guerre, dont il suit les cours de 1889 à 1891. Il passe, comme capitaine, à l'état-major de l'armée.

Sa carrière professorale va bientôt commencer. En 1895, il est nommé à l'École spéciale militaire, à la chaire de

géographie militaire, et en 1899, il succède, à l'École de guerre, dans cette même chaire, à son beau-père, le colonel Niox. Il l'occupera pendant huit ans, successivement comme capitaine et comme chef de bataillon.

En 1907, il est affecté, comme lieutenant-colonel au 83e régiment d'infanterie à Toulouse. Puis, la même année, il était nommé sous-chef d'état-major au Ve corps d'armée à Orléans ; il y passa quatre ans, et, nommé colonel, prit à Paris, en 1911, le commandement du 46e régiment d'infanterie — le régiment de la Tour d'Auvergne — avec lequel il devait entrer en campagne, au début de la Grande guerre. Il était l'un des plus jeunes colonels de l'armée, et de ceux qui, normalement, doivent atteindre aux sommets de la hiérarchie militaire. Conscient des responsabilités qui pesaient sur lui, il se familiarisait avec les problèmes techniques toujours plus complexes qu'il abordait. Il voulut approfondir dans tous leurs détails les questions que ses fonctions l'amenaient à traiter. Il voulut aussi que son 46e, dont il était si fier, sût se montrer digne de ses illustres devanciers, de cette héroïque 46e demi-brigade, qui, aux heures sombres de la première et jeune République, contribua à sauver la Patrie en danger. Il voulait qu'il fût prêt à toutes les éventualités ; et les plus redoutables, à des heures de plus en plus fréquentes, lui apparaissaient prochaines. Silencieusement, mais avec cette foi ardente qui, avec son inébranlable volonté, l'animaient, le colonel Malleterre faisait travailler le 46e, l'entraînant, cherchant à développer chez ses hommes les qualités d'initiative si grandes de notre race, à créer des liens étroits et humains entre la troupe et les officiers, sans pour cela cesser de tenir en mains

l'outil qu'il avait pour devoir et pour mission de forger, car il sentait, non par intuition, mais par le développement des événements, qu'il aurait sans doute à le conduire au combat.

Ce n'est pas une hypothèse faite après coup pour donner à un chef qui n'est plus, des dons de clairvoyance *a posteriori*, mais la réminiscence très nette d'une conversation qui se déroula à un dîner intime au printemps 1914 et au cours duquel le colonel Malleterre disait les inquiétudes que les événements, gros de conséquences, qui ne cessaient de se dérouler depuis 1911, en Occident et dans les Balkans, faisaient naître en lui; et la certitude que la course aux armements de l'Allemagne et de la France, — qui ne pouvait pas se poursuivre sans épuiser leurs finances et sans provoquer un état de tension dangereux de tous les ressorts de leurs mécanismes internes, — devait conduire à un conflit auquel il assignait, comme limite extrême, le printemps ou l'été de 1915, époque à laquelle les mesures prises par l'Allemagne auraient eu leur plein effet.

Les années de 1907 à 1914 marquent le point culminant de l'effort militaire décisif fourni par le colonel Malleterre. Il est en pleine force et en pleine forme, physique et intellectuelle. Il se dépense sans compter au point de vue technique. Et, dans le même temps, il étudie à la fois, avec la compétence d'un officier et d'un chef, avec l'esprit ouvert et le sens critique de l'historien averti, avec le sens d'un vrai patriote aussi, l'histoire mondiale qui s'écrit jour par jour.

C'est la guerre russo-japonaise, c'est la guerre des Balkans et le conflit italo-turc qui apportent — après la guerre

sud-africaine — les enseignements de ce que paraît devoir être une guerre moderne, avec le déploiement des masses, les tranchées, toute une technique, différente entièrement de celles des guerres napoléoniennes ou du Second Empire. — Mais la guerre est aussi environnée, dans ses prémisses, comme dans ses développements militaires, d'une action politique et diplomatique, dont il faut pouvoir suivre le fil, car elle peut régir toutes les opérations des armées elles-mêmes.

C'est, parallèlement — après la modification d'équilibre et l'élargissement des alliances qu'a produit l'Entente cordiale de 1904 et la Triple Entente qui en a résulté, opposée à la Triple Alliance — la crise marocaine, le geste d'Agadir, la Conférence d'Algésiras, problèmes diplomatiques angoissants, car ils contiennent, dans chacune de leurs phases, la guerre en puissance.

Et ces complications diplomatiques posent, à nouveau, au premier plan, les problèmes militaires, car si l'Allemagne est encore pacifique, elle active ses armements et accroît sa puissance militaire.

Le colonel Malleterre à qui, l'on peut le dire, aucune de ces questions n'est étrangère, s'efforce de faire comprendre le danger que le maintien du service de deux ans, ne permettant pas un dispositif efficient de couverture, fait courir au pays. Il est ardemment convaincu que le retour au service de trois ans s'impose et il cherche à faire partager sa conviction.

Les effectifs joueront un rôle prépondérant, mais il faut aussi l'équipement et le matériel; et l'on se rappelle l'émotion provoquée par le discours prononcé au Sénat les 13 et

14 juillet 1914, à la veille même de la guerre, par le sénateur Charles Humbert sur ces questions d'armement. — Sont-ce tous les facteurs? Non pas, car il faut prévoir la manière dont, militairement, s'engageront les opérations : ce sera l'un des éléments décisifs de la couverture, de l'orientation des masses de manœuvre et des réserves. Sans doute la neutralité promise et garantie solennellement à la Belgique par les grandes Puissances, et notamment par la France et la Prusse, tend-elle à déterminer la conviction générale que c'est à la frontière des Vosges que se produira le choc. Toutefois, il est des dissidents : prophétiquement, à l'automne 1913, dans un article, paru dans *le Petit Journal*, sous la signature du colonel X, le colonel Malleterre a annoncé l'envahissement par la Belgique. Sa voix n'a pas été écoutée, car le xx^e^ siècle n'est pas l'époque des visionnaires : tel n'était pourtant pas le colonel Malleterre. Il faisait œuvre réaliste ; géographe, connaissant le terrain, c'est sur la carte qu'il lisait l'attaque par la Belgique, dans la multiplication, comme dans l'orientation des quais d'embarquement et des voies ferrées allemandes vers le Luxembourg et la Belgique. Et cette lecture était d'autant plus probante et convaincante qu'elle se reliait, sans solution de continuité, aux doctrines de la stratégie allemande.

*
* *

Les événements se précipitent : « L'Allemagne a perdu pied et se laisse emporter par la tempête qu'elle a déchaînée et qui va l'emporter », écrit le colonel Malleterre dans son Carnet de route. Il note avec joie : « L'union nationale,

qui semblait compromise, refaite contre l'ennemi — plus de factions, plus de divisions —. L'unanimité des esprits et des cœurs, autour du Chef de l'État et des chefs militaires. »

C'est le cri du cœur à l'heure du départ, et c'est plein de confiance qu'il va prendre la tête de son régiment : « La mobilisation et la concentration, arrêtées dans leurs moindres détails par l'État-major de l'Armée et le Conseil supérieur de la guerre se sont exécutées avec la précision d'une énorme machine, à tel point que l'offensive foudroyante qu'on annonçait contre notre couverture insuffisante ne se produit pas... Et à l'heure où j'écris, à quelques kilomètres de la frontière, toute l'armée est prête à s'élancer. Et la bataille s'engagera dans deux jours, non pas sur nos terrains menacés, mais en Lorraine annexée, en Alsace et en Belgique.

« Et pendant ce temps, les Allemands sont aux prises avec les Belges, et chose inouïe, arrêtés par eux... Détails admirables qui auront les conséquences qu'ils valent. »

Tel est l'état d'esprit du colonel Malleterre, arrivé avec le 46[e] à quelques kilomètres de la frontière, et au seuil d'une guerre qu'il sait décisive. Il a foi dans les chefs, il a foi dans ses hommes. « Il suffit de voir nos soldats pour lire la victoire dans leurs yeux. »

C'est la guerre qui commence et « les forces morales augmentent encore la confiance qui anime les hommes ; enthousiastes, ardents, ils sentent, en ces instants où bat un seul cœur, celui de la nation, qu'il faut vaincre l'agression dont la Patrie est l'objet. A ses côtés, la France trouve son alliée, la Russie, ses amis, les Anglais, dont la présence

serait, s'il était nécessaire, la démonstration que la justice de notre cause s'impose, la petite et héroïque Belgique, dont la conscience s'est révoltée contre les compromissions que lui proposait le Germain et qui fait cause commune avec nous ; fait plus symptomatique, l'Italie neutre. »

Le colonel Malleterre a noté, jour par jour, ses impressions du début de la campagne — du 7 au 21 août —. On le sent calme, résolu, ménager pour autant qu'il dépend de lui, de la santé de ses hommes, préoccupé de les prémunir contre ceux des dangers et des risques qui peuvent être évités. On le dirait en manœuvres. Avec quelle tristesse, il note certaines absences de précautions : « Mais quelle faute militaire d'envoyer ainsi un sergent en patrouille avec 4 hommes », écrit-il, en apprenant la mort d'un jeune ami.

A cette heure, il est dans l'attente, il voudrait ardemment agir, il se tient prêt à intervenir à la minute qui sera fixée par le commandement; mais il sent ses hésitations, ses incertitudes. Il vit dans une atmosphère d'offensive : tous les préparatifs en sont faits, et, à la dernière minute, sur le terrain, elle est ajournée.

Soldat discipliné, il attend les ordres de ses chefs, mais on sent la souffrance d'être dans l'ignorance, non seulement des directives générales, mais aussi des faits qui se passent dans la grande unité dont les hommes qu'il commande font partie.

C'est dans ces premières semaines de lutte, la révélation des conséquences de la mise en œuvre des masses qui sont opposées les unes aux autres, de l'impossibilité de dégager le thème, non seulement de la manœuvre générale, mais de celle même locale à laquelle on participe immédiatement.

Et ce sera, pour ainsi dire, dans les heures qui vont suivre, la révélation que, dans la guerre moderne de mouvement, si la liaison et la coordination des actions s'imposent, elles ne sont perceptibles que pour le haut commandement ; et que, dans la concomitance des engagements partiels, dont est faite la bataille générale, l'ordre de retraite peut briser l'élan d'une troupe, localement victorieuse, et dominant l'ennemi, alors que l'armée, dont elle fait partie, est contrainte de se replier hâtivement.

Après avoir participé avec la III^e^ armée dont il dépend, aux batailles de Longwy, Longuyon, Fossé, Brabant-le-Roi, le 6 septembre, il se trouve engagé dans la bataille générale : à Vassincourt, ses troupes résistèrent trois jours aux formidables attaques de l'armée du kronprinz qui essaye de déborder le flanc gauche de cette armée pour s'ouvrir de force un passage sur Bar-le-Duc. — L'effort allemand se brisa et dans sa défaite se trouve l'une des grandes causes de la victoire de la Marne.

Dès le moment que sa participation à la bataille fut active, le colonel Malleterre fit fonction de général ; il ne put donner la pleine mesure de ses qualités militaires, car le 9 septembre, alors qu'il avait, dans le mouvement général de retraite, rallié et regroupé sa division durement éprouvée, et qu'il remontait dans son automobile, il fut repéré par l'ennemi et un obus lui fracassa la jambe et le bras droits.

Par un véritable miracle, il survécut ; l'admirable dévouement de son officier d'ordonnance, le capitaine Sée, lui-même grièvement blessé et qui, cependant, se traîna jusqu'au poste de secours, permit de lui assurer les premiers

soins et permit aussi qu'il fût ramené d'urgence à Paris.

Ceux-là seuls qui ont, minute par minute, disputé le colonel Malleterre à la mort, le professeur Jean-Louis Faure ; sa femme, faisant taire sa douleur, pour déployer ses si rares qualités d'énergie et de vaillance, sa fille aînée et sa cousine, Mme Trilby, pourraient dire, avec les angoisses éprouvées, la noble résignation du jeune chef mutilé. Il lui fallait renoncer, dans le moment même qu'il sentait si nécessaire à la Patrie la présence à l'avant de tous ceux de ses enfants capables de la défendre, à jouer le rôle qui avait été l'ambition, comme le but de toute sa vie militaire. Mais dans ces jours où tant d'autres eussent pu se laisser aller au découragement de voir leur carrière active brisée, Pierre-Marie-Gabriel Malleterre conçut la manière dont il pouvait servir encore utilement la France et contribuer, de toutes ses facultés, à la réalisation de cette victoire, dont, pas une minute, il ne devait douter.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Qu'il me soit permis de rappeler ici un souvenir personnel : sa porte ne s'ouvrait pas encore, mais la vigilance de ses gardes permit, vers la fin septembre, qu'elle s'entr'ouvrît, quelques secondes seulement, pour un vieil et fidèle ami, mon père, qu'il considérait, à très juste titre, comme un de ses très proches. Il n'était admis qu'à saluer le grand blessé, sans vouloir même lui adresser la parole, lorsque celui-ci lui dit, poursuivant à haute voix, en quelque sorte, ses longues réflexions : « Joffre a été l'homme de la Marne. Pétain sera celui du Rhin. » Alors, certes, le nom si populaire depuis du maréchal — il commandait alors une division — était encore totalement ignoré de bien des chefs de la première heure et de ceux-là même qui, plus tard, le

devaient appeler aux fonctions de commandant en chef des armées du Nord et de l'Est.

Nommé général, sur les lignes, la nomination de Pierre-Marie-Gabriel Malleterre ne lui avait pas été régulièrement notifiée. Avec le brusque départ du Gouvernement pour Bordeaux, point n'eût été invraisemblable qu'elle ne le fût jamais. L'immanente justice lui épargna cette iniquité, et ce fut sur son lit d'hôpital que lui furent remises les étoiles avec la croix d'officier de la légion d'honneur. Sa convalescence n'était pas encore commencée et nul n'osait prévoir s'il les pourrait porter ou si elles étaient seulement destinées à orner un cercueil.

La seconde phase de cette vie si unie et si bien remplie s'ouvre, phase au cours de laquelle, au nouveau poste de combat qu'il occupe, la mâle et belle figure du général Malleterre devint intensément populaire.

Son œuvre est considérable ; il se révèle immédiatement comme un grand, comme un très grand écrivain militaire. De l'observatoire où sa mutilation le place, il voit se dérouler les événements sur les divers théâtres d'opération. Il les peut coordonner et sa grande science lui permet, dans l'instant même qu'ils se déroulent, de discerner leur portée, comme les réactions qu'ils seraient susceptibles d'exercer les uns sur les autres, et d'indiquer, — dans la mesure où le permettra l'impitoyable censure — quelles devraient être les directives de l'action concertée des alliés.

Il est le premier à comprendre la signification de la victoire de la Marne, de septembre 1914, à proclamer qu'elle a brisé la puissance de l'Allemagne et que celle-ci ne peut plus désormais réaliser les buts de guerre qu'elle avait lors

de l'envahissement du Luxembourg et de la Belgique et de la manœuvre enveloppante de von Kluck.

Il la décrit d'abord au point de vue stratégique et tactique, puis il la commente d'ensemble. Elle demeurera pour lui le fait capital de la guerre, et il ne cessera pas d'en poursuivre l'étude au bénéfice du recul que donne le temps, jusqu'à ce que, dans de magistrals articles publiés à la fin de sa carrière, il épuise la matière et laisse l'œuvre maîtresse à laquelle devront se reporter tous ceux qui voudront entreprendre l'étude objective et tirer les conséquences, à longue portée, du redressement formidable de nos armées, qui fit plier et reculer les armées allemandes, assurées de prendre Paris dans leur marche triomphale, et de dicter la volonté du Reich aux vaincus.

Ses chroniques militaires à *Excelsior*, sous la signature du général X, et surtout les chroniques militaires, parues sous la signature : « Général Malleterre » dans le *Temps*, constituent l'une des contributions les plus puissantes, comme les plus clairvoyantes et les plus éclairées à l'histoire de la Grande gùerre. Elles se poursuivirent régulièrement chaque semaine pendant la durée de la guerre et les années qui suivirent. Et si, à la fin de la vie du général Malleterre, elles s'espacèrent un peu, le lien ne fut jamais rompu, ni la collaboration suspendue.

Lorsqu'après la course à la mer, les fronts se stabilisèrent à l'Ouest, le général Malleterre vit, l'un des premiers, que c'est sur d'autres théâtres d'opération que devrait être cherchée la décision. Mais il ne suffisait pas d'avoir la vision exacte de la stratégie nécessaire pour faire prévaloir son opinion dans une période où des divergences profondes de

concept existaient aussi bien parmi les Gouvernements, les Parlements et aussi les états-majors, en l'absence d'un commandement unique.

On ne saurait suivre ici, au jour le jour, les chroniques du général Malleterre, et il faut se borner à rappeler, d'ensemble, son œuvre considérable, comme chroniqueur, comme historien, et à en dégager quelques-unes des idées et des directives essentielles.

Non seulement en France sa collaboration avait été recherchée par *Excelsior*, *le Temps* et *la France Militaire*, *la Revue des Deux Mondes* et *La Nouvelle Revue*, mais aussi à l'étranger et plusieurs années durant, ses articles, câblés de Paris à *la Nacion* de Buenos-Ayres, tinrent nos amis sud-américains informés de l'évolution militaire du conflit et constituèrent une manifestation féconde et utile de propagande française.

Réunis en volumes sous le titre d'*Études et Impressions de guerre*, les articles du général Malleterre constituent non pas une tentative d'écrire prématurément — et avec beaucoup trop d'inconnues qui peuvent fausser l'appréciation des faits par l'auteur et par les lecteurs — l'histoire de la Grande guerre, mais une contribution à cette histoire à laquelle son auteur s'efforça de conserver un caractère nettement objectif, et dans laquelle ne pourront manquer de se trouver — à l'heure où il deviendra peut-être possible de l'écrire — beaucoup des matériaux les plus essentiels.

Cependant que le général Malleterre se classait comme l'un des plus éminents parmi les écrivains militaires, il poursuivait parallèlement son œuvre de propagande par la

parole. Inlassablement, sans souci de la fatigue qu'il s'imposait, il disait, avec sa foi ardente dans le succès final, les raisons de croire et d'espérer.

Des auditoires avides d'écouter sa mâle parole, d'entendre exposer avec sincérité et compétence les phases successives d'une lutte titanique, sans exemple dans l'Histoire, se pressaient dans les salles où le général Malleterre était attendu. Paris, les grands centres régionaux, les villes de France, quelles qu'elles fussent, ne firent jamais appel à lui, en vain.

S'il aimait à dire sa confiance, s'il estimait nécessaire à la bonne tenue morale du pays de poursuivre cette œuvre, il trouvait une ample récompense à ses fatigues et au travail incessant qu'il s'imposait dans le réconfort qu'il apportait à ses auditeurs, et dont les échos lui revenaient sans cesse dans ce bureau des Invalides, où, jusqu'à ce que la maladie l'eût terrassé, il fournissait, dans les quelques heures que lui laissaient ses occupations extérieures, un écrasant labeur.

C'est qu'aussi bien, si admirables que fussent son don de parole, sa lumineuse clarté d'exposition, ses rares qualités de compréhension et d'extériorisation, comme sa puissance d'écriture, il voulait pouvoir contrôler et passer au crible de la critique la documentation dont il disposait ; il voulait pouvoir en coordonner les éléments si divers, de manière à en dégager la synthèse pour ses lecteurs comme pour ses auditeurs.

Appelé au comité de la Société des Gens de Lettres, il fut, dès l'abord, l'un de ses membres les plus écoutés : le général Malleterre n'était pas un écrivain occasionnel, à

qui des circonstances exceptionnelles ont fait prendre la plume ; mais il était écrivain-né. Non seulement il avait tiré profit des fortes études littéraires faites au collège, de son commerce avec les grands auteurs qu'il n'avait jamais cessé de poursuivre, mais, au contact quotidien de son « père spirituel » le général Niox, son esprit critique s'était encore affiné, et il avait acquis une profonde philosophie des choses et des hommes. L'on peut dire que seules les obligations de la vie militaire n'avaient pas permis à Pierre-Marie-Gabriel Malleterre de mettre en œuvre — de façon régulière — avant qu'il ne fût mutilé, ses grandes qualités littéraires[1].

Mutilé de guerre, le général Malleterre ne saurait oublier ceux qui, avant, en même temps et après lui, ont, pour la défense de la France, laissé sur le front de bataille ou sur quelque lit d'hôpital, leurs membres, ou ont vu leur santé irrémédiablement compromise. — Certes, il constate, dans le temps même qu'il reprend contact avec la vie, le mouvement de solidarité qui rapproche de ces victimes de la Grande guerre tous ceux que leur âge ou leurs infirmités retiennent à l'arrière ; mais il a trop vécu pour n'avoir pas appris la mobilité des sentiments humains ; et d'autre part, s'il n'est pas permis d'ignorer ce grand mouvement de solidarité, le Grand mutilé perçoit mieux que personne que ses compagnons ne sauraient en dépendre ; que c'est à l'État qu'incombe le devoir de leur accorder, non une impossible

1. Il avait publié — sous le pseudonyme de Féli de Brugière — le *Journal d'un Dispensé* et, en collaboration avec Jules Gastine, un très curieux roman, *l'Asie en feu*. — Il avait publié aussi, dans des journaux politiques, quelques articles militaires signés colonel X, qui furent très remarqués, notamment ceux qu'il donna au *Petit Journal*.

réparation, qu'ils ne réclament pas, au surplus, mais le minimum des moyens d'existence qui pourront compenser, dans une petite mesure, la diminution de leurs facultés de travail et partant de leurs ressources.

C'est donc vis-à-vis de l'État qu'il faut agir, car les mutilés ne peuvent pas attendre : la Justice comme l'Humanité l'exigent.

Cependant qu'aucun effort ne sera épargné dans ce sens, le général Malleterre voit immédiatement qu'il ne saurait suffire : l'organisation des mutilés s'impose pour, d'abord, qu'ils trouvent dans leurs rangs des porte-parole autorisés, et pour, aussi, qu'ils trouvent, au bénéfice de l'association, des formules propres d'action. Ils ont compris — dès le premier instant — que l'État ne sera pas, pour eux, une Providence ; qu'ils devront faire œuvre personnelle complémentaire, et que, quelque dur que soit leur sort, il leur faut mettre en pratique le vieil adage : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Les questions dont il importe d'obtenir pour les mutilés, non une solution définitive, mais à tout le moins une solution immédiate, même embryonnaire, sont extrêmement nombreuses : seule une Association largement ouverte, en dehors de toutes préoccupations politique, corporative ou confessionnelle, qui tendra vers des fins objectives, qui sera représentative de tous les mutilés, qui pourra grouper tous les concours, est susceptible d'aider à la réalisation de la tâche immense qui s'offre. — Ce sera l'œuvre de l'Association générale des mutilés de la guerre, que fonde, dès 1915, le général Malleterre, à laquelle il consacrera le meilleur de lui-même et tous ses efforts jusqu'à sa dernière heure.

Pour qu'elle puisse rendre service au maximum, il faut que l'Association soit nationale et qu'elle étende son action sur la France entière ; et, pour cela, elle doit être à la fois centralisée, avec son Comité directeur et son siège à Paris, et étendre sur tout le territoire ses ramifications par l'intermédiaire des sections régionales, auxquelles la plus large autonomie, compatible avec le but à atteindre, sera conférée, afin que tout mutilé soit assuré, où qu'il se trouve, d'avoir un centre de ralliement et d'action.

Le rôle de l'Association est double dans son domaine général de tous les intérêts des mutilés : elle interviendra auprès des pouvoirs publics, au besoin auprès du Parlement, pour toutes celles des questions qui sont du domaine de l'État : détermination et attribution des pensions, soins gratuits, fourniture des appareils de prothèse, rééducation. Ce sera l'attribution de son Président et de son Conseil d'Administration. Et parallèlement, elle groupera et organisera le plus grand nombre de mutilés qu'elle pourra, car elle acquerra d'autant plus d'autorité qu'elle aura des effectifs plus considérables. Elle habituera ses adhérents à l'effort personnel, et elle insistera pour que leur cotisation, proportionnée à leurs ressources, soit régulièrement acquittée, d'abord parce que l'Association doit vivre indépendante, et que les cotisations des membres honoraires ne doivent représenter qu'un complément de recettes dans la vie courante ou couvrir des dépenses d'intérêt général, mais d'ordre exceptionnel. — L'Association se préoccupera dès l'origine de trouver des occupations à ses adhérents et, pour cela, en dehors des emplois (garçons de bureau, employés) auxquels il est facile de s'adapter, elle tentera d'orienter

ses membres vers les occupations qu'ils peuvent remplir. — Elle s'intéressera aux tentatives de rééducation ; et les concours ne lui feront pas défaut.

Et pour réaliser ces buts, comme les premiers, ses méthodes évolueront avec la situation générale des mutilés.

Par ses Assemblées générales, par les contacts de ses délégués avec les sections, par ses congrès, par sa propagande sous toutes ses formes, elle maintiendra les liens les plus étroits avec ses adhérents ; par là, elle sera à même d'aider à la réalisation de leurs desiderata, et d'étudier, de façon réaliste, tous les problèmes qui les intéressent. — Si elle entend conserver son indépendance, — elle groupe aujourd'hui 60.000 membres actifs — elle coopérera avec les autres associations pour la réalisation de buts communs, sans jamais renoncer à sa personnalité.

Faut-il un exemple, à titre d'illustration, de son activité féconde. — Dès 1916, la nécessité apparut au général Malleterre d'une formation sanitaire spéciale pour les mutilés, car, quelque rapides qu'aient été les progrès de la chirurgie de guerre, elle ne parvenait pas toujours, dès sa première intervention, à instaurer le traitement définitif ; et il arrivait, trop souvent, que de nouvelles opérations se révélaient indispensables peu après la sortie de l'hôpital primitif et parfois à des heures où des combats meurtriers encombraient les autres formations sanitaires. Créer le foyer spécial des mutilés, lui assurer un personnel d'élite lui donnant les soins indispensables à l'heure voulue, fut le but du général. Il sut trouver les concours nécessaires et sous le nom d' « Hôpital des Réformés », fondation du général Malleterre, s'ouvrait, rue Édouard-Nortier, à Neuilly, l'hô-

4

pital spécial de l'Association générale des mutilés, dont elle a depuis ce jour assuré la direction et l'existence. Ses premiers chirurgiens furent le Dr Marcille et le professeur Schwartz; son infirmière-major, Mme Trilby, cousine du général, qui, au surplus, n'a pas cessé d'exercer ses fonctions avec beaucoup de sollicitude.

Lorsque, la guerre terminée, les formations sanitaires auxiliaires fermèrent les unes après les autres, la fondation du général Malleterre demeura, car son existence apparaît indispensable aussi longtemps que survivront des mutilés. Son caractère officiel se précisa et le Service de Santé, puis le ministère des Pensions, qui doit assurer la gratuité des soins, verse à l'Association générale des Mutilés le prix des journées d'hospitalisation.

Le caractère des œuvres nécessaires et bien conçues dans leur constitution est de survivre à ceux-là même qui en ont été l'âme. Si l'Association générale des Mutilés a ressenti douloureusement la mort prématurée de son président-fondateur, elle a compris que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire était de poursuivre l'action qu'il avait commencée, dans le sillon même qu'il avait tracé. — C'est la tâche qu'elle s'est proposée et son nouveau président, M. Thébaud, l'un des plus fidèles collaborateurs du général à l'Association où il avait été associé à son action féconde, n'a pas tardé à trouver l'occasion de montrer les services qu'elle était appelée à rendre à la cause des mutilés. L'accroissement du coût de la vie ayant rendu les pensions tout à fait inadéquates, force a été de les adapter aux conditions nouvelles d'existence. La crise des finances publiques rendait, pour ainsi dire, le problème insoluble,

car le Gouvernement se déclarait incapable de les porter au taux de 1,80 %, minimum indispensable. Une action convergente des diverses associations, dont l'Association générale des Mutilés prit l'initiative et la direction, poursuivie dans le calme, avec la plus grande dignité, fit enfin triompher le principe. Bien des difficultés devront encore être vaincues, qu'atténuera l'incorporation au budget général de la charge totale de la majoration ; certes, de toutes les solutions, elle est la plus équitable et la plus normale ; mais les associations, quelles que pussent être les difficultés de la tâche qui s'offrait à elles, étaient résolues à lutter et à réussir, en mettant en pratique la devise du général Malleterre : « Point de défaillance morale. »

En même temps qu'il poursuivait cette œuvre d'initiative privée, le général Malleterre, qui sentait la nécessité d'organiser et de coordonner l'action publique, fondait avec M. Chéron, sénateur du Calvados, l'Office National des Mutilés auquel il ne cessa pas d'appartenir et à toute l'œuvre duquel il fut étroitement associé. Dire son action quotidienne et incessante déborderait le cadre du pieux hommage que veut lui rendre sa famille.

Bien d'autres œuvres avaient la bonne fortune de n'avoir pas en vain fait appel à son concours éclairé. Il collabora pendant la guerre et la préparation de la paix aux œuvres nationales de propagande avec son inlassable activité. Il ne saurait en être fait ici une énumération qui serait forcément sèche et incomplète. Et l'on se bornera à signaler qu'il accepta, — après la retraite de M. Paul Deschanel — la présidence des « Secouristes Français » et qu'il remplit avec une grande autorité celle de la Société des Engagés

volontaires qui garde une reconnaissance émue à sa mémoire.

*
* *

Limitée aux précédentes manifestations d'activité, la vie du général Malleterre aurait impliqué un labeur des plus considérables : il remplissait cependant d'autres fonctions publiques auxquelles il se consacrait également avec passion, car il possédait une faculté de travail pour ainsi dire sans limite.

Ses blessures à peine cicatrisées, il fut adjoint, au seuil de l'année 1915, à son beau-père, le général Niox, dans ses doubles fonctions de directeur du Musée de l'Armée et de commandant des Invalides, dans ce vieil hôtel, si riche en souvenirs glorieux de notre Histoire, et où se déroula, pour ainsi dire, sa vie familiale pendant vingt ans.

Dire ce que fut l'étroite et intime collaboration du « père et du fils spirituels », de ces deux chefs si érudits et si passionnés pour notre Histoire, si orgueilleux de réunir, de classer et de mettre en valeur les souvenirs et les documents qui en sont comme l'illustration ; d'organiser et de perfectionner sans cesse ce Musée de l'Armée qu'ils avaient pour ambition d'enrichir des pièces les plus caractéristiques, serait retracer l'histoire de leur vie quotidienne ; il devait leur appartenir de faire entrer les glorieux trophées de la Grande Guerre, dignes de ceux des périodes antérieures les plus riches en gloire. Mais point ne devait leur suffire de réunir des collections uniques : il leur fallait les mettre en valeur pour permettre, en quelque sorte, au visiteur, de

lire les heures les plus émouvantes de l'Histoire, en parcourant les salles dans lesquelles ils les groupaient et qu'ils voulaient sans cesse améliorer ! Et, lorsqu'en 1919, l'âge amena le « Grand-Père » — comme l'appelaient avec une affection respectueuse ceux qui avaient l'honneur de le connaître — à se retirer, son souvenir demeura en cet hôtel ; et il devait sembler au général Malleterre, en poursuivant son œuvre, en voyant sans cesse s'enrichir ce Musée des dons qu'il provoquait, que l'étroite et familiale collaboration se poursuivait toujours, tant étaient étroits leur communion de pensée et l'idéal vers lequel ils tendaient tous deux.

En 1919, lors de la retraite du général Niox, le général Malleterre lui succéda comme directeur du Musée de l'Armée et il reçut le commandement de l'Institution nationale des Invalides qui venait d'être créée pour recueillir les blessés incurables.

Le commandement de l'Institution nationale des Invalides fut l'une des tâches qui passionna le plus le général Malleterre.

Chef, il sut l'être, car il connaissait le prix comme la nécessité d'une véritable discipline pour ses camarades si durement éprouvés, et qui eussent pu, volontiers, à raison de leur situation si misérable et leurs souffrances lancinantes et continues, chercher à s'affranchir de toute autorité. Mais cette discipline, il sut la faire paternelle, et, en quelque sorte, familiale.

En même temps, le général Malleterre s'attachait à réaliser toutes les améliorations qui pouvaient adoucir l'existence de ses blessés et leur faire goûter les quelques joies qu'elle pouvait encore leur réserver.

Il créa une organisation permettant de leur assurer, l'hiver, des déplacements dans le Midi, sous le chaud soleil et la lumière étincelante de la Méditerranée ; et l'été, soit les cures que leur santé pouvait nécessiter, soit des séjours au bord de la mer, dans les conditions les plus adéquates.

Il voulut aussi qu'ils eussent des distractions dans leur vie courante, et, en dehors de l'arbre de Noël qu'il avait tant de joie à préparer pour eux au moment du renouvellement de l'année, dans ce foyer récréatif, qui constitue leur cercle lorsqu'ils ne quittent pas l'Institution, il aimait à leur donner la joie de concerts pour lesquels il obtenait la participation des artistes les plus réputés.

Pour les pensionnés de l'Institution, la mort du général Malleterre, suivant de si près celle du général Niox, qu'ils avaient vu s'éteindre au milieu d'eux, fut une profonde douleur.

*
* *

Dans les pages précédentes, on a tout simplement cherché à retracer, dans une rapide synthèse, les caractères de la vie publique, officielle du général Malleterre, à indiquer les étapes d'une trop brève carrière, qu'a impitoyablement brisée une mort imprévue. Personne, en effet, de ceux qui l'approchaient et le voyaient si plein de jeunesse et d'activité, qui pouvaient juger de la vivacité et de la vigueur de son esprit à la fin du mois de juillet 1923, alors qu'aucun symptôme de maladie ne s'était encore manifesté, n'aurait pu penser qu'il était atteint d'un mal qui ne pardonne pas. Pendant quatre mois, sa famille et ses amis passèrent par

des alternatives d'angoisse et d'espérance : en novembre, il paraissait entrer en convalescence et au jour anniversaire de l'Armistice, il semblait, installé dans ce bureau des Invalides où il avait tant pensé et écrit, à la veille de la guérison. Quinze jours après, il s'éteignait sans souffrance, entouré de sa femme et de ses filles.

Le jour de ses obsèques, hommage lui fut rendu dans des discours officiels prononcés devant son cercueil par le lieutenant-colonel Payard, sous-directeur du musée de l'Armée, par le médecin-principal Gerbeaux, médecin-chef de l'Institution nationale des Invalides, qui, avec le 46e régiment d'infanterie, avait fait campagne avec le général Malleterre ; par le général Graziani, qui dit, en termes émus, si touchants, et de manière si simple, la douleur de ses camarades ; par le commandant Beslay, au nom de l'Association générale des Mutilés ; par M. Georges Lecomte, au nom de la Société des Gens de Lettres, et par le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris, entourés par les maréchaux Foch, Pétain et Fayolle et les grands chefs de notre Armée.

De tous les tributs qui furent rendus au général Malleterre, au cours de cette dernière cérémonie officielle, en la chapelle Saint-Louis des Invalides, sa famille conservera toujours le profond souvenir, ému et reconnaissant.

Dès cet instant, pour rendre à son cher disparu les derniers honneurs, en le descendant dans la crypte, afin qu'il y reposât au milieu de ses glorieux frères d'armes, elle se retrouvait dans cette étroite intimité familiale que son souvenir ne cesse de dominer. Et l'on ne saurait penser avoir retracé la vie du général si l'on n'évoquait pas l'homme privé : le mari, le père, et l'ami incomparables qu'a été Pierre-Marie-Gabriel Malleterre.

Ceux qui ont eu l'honneur de pénétrer dans son intimité, de vivre, au cours des années, en quelque sorte de sa vie familiale, savent combien l'unité de cette existence, si manifeste au cours de sa carrière, se retrouve à son foyer, dans toutes les circonstances et quelles qu'aient pu être les joies et les tristesses qu'il éprouvait. Il trouvait sans cesse l'occasion de mettre en pratique cette devise qui ne cessa jamais d'être son principe directeur : « Point de défaillance morale. »

Il faut dire aussi que peu d'hommes ont trouvé, au cours d'une longue vie domestique, une collaboratrice et une compagne aussi dévouée que n'a cessé de l'être pour lui sa femme : partageant ses joies comme ses soucis, s'associant toujours plus étroitement aux occupations comme aux préoccupations de son mari, dans une intimité et une confiance réciproque que les années resserraient toujours davantage, M^{me} Malleterre s'attacha à faire du foyer familial le centre auquel demeurent attachés ceux qui en ont approché. Son mari comme ses enfants pour qui la maison paternelle demeure, même après leur mariage, « la Maison », comme aussi les amis fidèles, devenus le prolongement de la famille, aiment à se grouper sans cesse autour de son chef.

Ils sont assurés à ce foyer, aussi bien de la cordialité et de la sincérité de l'accueil, que d'une amitié à toute épreuve ; ils savent aussi le charme des causeries générales ; l'intérêt et le profit des conversations particulières avec un hôte, dont il semble que le cerveau a assimilé les connaissances les plus diverses, et qui, avec autant de simplicité que de bonhomie, discerne toujours le sujet qui saura au mieux intéresser ses auditeurs.

Il m'a été donné, très jeune, d'être devenu l'ami, et, en fait beaucoup plus, des deux hommes dont le souvenir demeure inséparable pour ceux qui les ont connus : le général Niox et le général Malleterre. J'ai pu, pendant de très longues années, demeurer dans leur constante intimité, car ils m'ont témoigné l'un et l'autre une affection profonde et familiale, semblable à celle que je n'ai jamais cessé d'avoir pour eux de leur vivant et que les circonstances n'ont pu que resserrer encore. A ceux qui pourraient en manifester quelque étonnement, une phrase d'une lettre que m'adressait M^me^ Malleterre, au cours de la maladie du général, apportera la solution du problème : « L'affection si profonde qui s'était établie entre mon père et le vôtre, qui l'a uni si étroitement à mon mari, s'est étendue à vous : elle nous survivra et se retrouvera, plus profonde encore, s'il se peut, chez leurs enfants. »

Ces paroles étaient prophétiques, puisque quelques mois plus tard, les liens d'affection qui m'unissaient depuis de si longues années au général Malleterre et à sa famille se transformaient et j'entrais dans sa famille en épousant sa seconde fille, Netty.

Le général Malleterre avait toujours intensément aimé la vie familiale : mari très épris de sa chère femme, père aimant passionnément ses enfants, dont il dirigeait la formation, avec la préoccupation intense de les armer pour la vie, il avait compris que l'autorité du chef de famille ne gagne rien à revêtir une forme trop rigide ou trop sévère ; qu'elle se concilie avec la douceur et cette familiarité faisant des parents les meilleurs amis des enfants qui se sentent en confiance avec eux et prennent l'horreur de toute espèce

de dissimulation. Profondément croyant, il leur inculqua les principes de haute morale et de droiture dont son existence était faite ; mais il voulait aussi qu'ils eussent toutes les distractions et toutes les joies compatibles avec les phases successives de l'existence de la famille.

Sa conception des obligations techniques de l'officier exigeait un travail assidu ; Pierre-Marie-Gabriel Malleterre consacra, à toutes les époques de sa vie, de longues heures au travail dans son cabinet.

Mais il sut mettre en harmonie son labeur et ses obligations de chef de famille avec les devoirs et les douceurs de l'amitié, et, s'il sut ou put s'en constituer de nouvelles au cours des années, il conserva précieusement celles qui s'étaient nouées pendant sa jeunesse.

Sa prodigieuse activité lui permettait de concilier toutes ses occupations ; rien ne lui était plus agréable que de retrouver ses amis. S'il savait leur donner les satisfactions de l'esprit, il savait aussi, grâce à l'étonnante jeunesse physique et de caractère qu'il conserva jusqu'à sa dernière heure, grouper les jeunes autour de lui. Les amis de ses enfants devenaient aussi ses amis. Il s'intéressait à eux, à leurs progrès, à leur carrière, toujours prêt à leur donner un conseil, et toujours prêt aussi, car pour lui l'amitié n'était pas qu'un mot, à les appuyer, à leur rendre service.

Les peines, les démarches, les interventions personnelles n'étaient pas épargnées. Il ne se tenait pour satisfait que lorsqu'il avait réussi : ne voulant s'occuper que des causes justes et de ceux qui lui apparaissaient méritants et dignes d'intérêt, la cause qu'il prenait en mains devenait sa propre cause.

Combien peu en est-il parmi ceux qui entouraient le

général Malleterre, auxquels il n'ait pas eu occasion de témoigner, sous cette forme, l'intérêt qu'il leur portait.

Il savait pratiquer toutes les formes de l'amitié. Se trouvait-on aux prises avec quelques-uns de ces problèmes délicats que l'existence pose si souvent, et de façon imprévue à chacun, avec toute la lucidité de sa si belle intelligence, avec sa loyauté coutumière, le général en abordait l'examen avec son interlocuteur et recherchait avec lui les diverses solutions. Impitoyable pour toutes celles dont la sincérité eût été exclue, ou qui eussent présenté quelque ambiguïté, il s'orientait vers celles où la sincérité s'alliait avec la netteté. Et, s'il arrivait que les questions dont on était venu l'entretenir ne pussent se résoudre, on ne sortait jamais de son cabinet sans éprouver quelque réconfort.

Un ami le laissait-il quelque peu sans nouvelles, il s'inquiétait et, même parvenu à la très haute situation qu'il occupait depuis 1915, et que chaque jour voyait grandir, sans souci de la déférence qui lui était due, il n'hésitait pas à interpeller en premier, tant son amitié souffrait à la pensée que quelque douleur imprévue pût atteindre ceux qui lui étaient chers.

Il me sera permis peut-être de citer un souvenir personnel : après une très dure période de préoccupations angoissantes, qu'il avait partagées de tout cœur, je fus atteint brusquement, au début de 1923, d'une grippe infectieuse très grave qui mit, plusieurs semaines durant, ma vie en danger : plusieurs fois par jour il prenait de mes nouvelles et ma convalescence à peine commencée, le général vint à mon chevet me dire toutes les angoisses qu'il avait ressenties, sa joie de me voir me rétablir ; et, de ce jour, jusqu'au

moment où je pus reprendre ma vie, il venait fréquemment à moi, qui ne pouvais aller à lui, m'apportant le réconfort de sa si chaude affection et les joies intellectuelles que me procurait sa conversation.

Épris de loyauté et de droiture, il faisait à ceux qui l'entouraient l'honneur de les croire mus par ces mêmes sentiments, et pour lui la souffrance eût été indicible de constater qu'il s'était trompé.

Aussi comprend-on la solidité des affections et des amitiés qu'il avait su grouper autour de lui, et qui ne se démentirent jamais. Que de fois, pendant la guerre, de grands chefs de notre Armée eurent-ils le désir de s'entretenir avec lui des questions les plus décisives de l'heure, dans les moments où ils savaient pouvoir trouver, dans quelque conversation poursuivie tête à tête, la collaboration de cet esprit si avisé et si réfléchi.

Science militaire, diplomatie, histoire, philosophie, littérature, étaient autant de sujets abordés et discutés avec ses amis, au cours des réunions régulières du Dimanche aux Invalides. Mais il ne faudrait pas croire que l'ambiance fut austère. Les amateurs de bridge trouvaient dans le général Malleterre, un partenaire digne d'eux, et, lorsque l'heure du départ sonnait pour beaucoup, les familiers demeuraient pour participer à quelque repas improvisé, au cours duquel se déroulait une conversation, le plus souvent spirituelle ou caustique, fourmillant d'anecdotes ou de souvenirs et dont n'étaient pas bannies les opinions sur les Arts. Très artiste, aimant intensément la musique, le général Malleterre se réjouissait d'offrir, à ses intimes, des réunions musicales, au cours desquelles se faisaient entendre ses

deux filles, grandes artistes toutes deux, dont il était fier, et du talent de qui il s'enorgueillisait avec tant de raison.

Dans les séjours d'été qu'il faisait chaque année aux environs de Paris, l'intimité familiale se resserrait encore ; des amis, qui formaient le cercle habituel des Invalides, la plupart étaient absents et seuls quelques-uns demeuraient les « fidèles » du dimanche ; dans ces semaines trop courtes, l'homme privé se livrait sans contrainte : gai, enjoué, ayant un entrain inépuisable et véritable animateur de ce petit cercle intime, où chacun se sentait tellement à l'aise et libre qu'il lui semblait — était-ce au fond si loin de la réalité ? — vivre avec des camarades.

Ma pensée aime à évoquer le général Malleterre dans les heures diverses de cette intimité, alors qu'il se livrait tout entier, sans contrainte.

Que de conversations charmantes qui commencées, parfois, sous le tour enjoué d'une causerie, que provoquait un mot prononcé au hasard, évoluaient et amenaient à l'examen approfondi de l'un des problèmes ardus que posaient à tout moment la guerre et l'après-guerre ; dont les réactions les unes sur les autres et les enchevêtrements dominaient le présent et l'avenir. Que de fois le général Malleterre faisait-il montre de son érudition si vaste, à laquelle il aimait à donner une forme simple et familière, qui ne diminuait en rien ni la profondeur des vues, ni la logique du raisonnement ou la savante psychologie. Mais le général savait aussi écouter et son esprit avide de s'instruire et d'acquérir des connaissances nouvelles, l'amenait à s'intéresser aux questions les plus diverses. Il écoutait alors avec recueillement

son interlocuteur, l'interrompant, parfois, pour une précision, car, non seulement il savait comprendre les questions les plus complexes, qui se trouvaient en dehors de ses préoccupations habituelles, mais il était susceptible de se les assimiler de telle sorte qu'elles s'imbriquaient, au plan qui convenait, dans les problèmes généraux : il savait alors en tirer, pour les résoudre, les conséquences utiles.

Le général Malleterre faisait montre alors de cette supériorité intellectuelle de l'homme qui, ayant approfondi toutes les questions de sa technique professionnelle si vaste et si diverse, a su ne pas spécialiser son esprit et lui conserver toutes les facultés indispensables à l'étude des grands problèmes modernes, tels qu'ils se passent au jour le jour, ou de problèmes spécialisés ardus.

Historien et militaire, les questions diplomatiques l'avaient passionné. Il avait compris, dès longtemps, la prééminence de celles du proche Orient : dans les dix années qui précédèrent la guerre, en particulier depuis qu'il avait été nommé à Orléans, il avait cherché à acquérir la connaissance des faits et celle des hommes qui y jouaient le rôle principal. Il ne se contentait pas des renseignements ou des données officiels, — car il savait qu'ils ne peuvent toujours documenter le public avec une exactitude et une sûreté suffisantes, — mais grâce à des amis sûrs il avait pu avoir des renseignements particuliers émanant de quelques esprits supérieurs, qui n'ignoraient rien de la psychologie et de l'âme des Balkans, de leurs conceptions et de leurs méthodes effectives. Il se trouvait ainsi au fait d'une question dont l'ignorance et la méconnaissance par les Gouvernements

Alliés devaient entraîner, dès les premières heures de la guerre, des conséquences graves et durables.

Plus tard, en cours de guerre, il sut comprendre, dès que son attention eût été éveillée, que beaucoup des aspects, en apparence purement militaires, étaient commandés par des circonstances uniquement économiques et industrielles. Et il fut le seul à avoir le courage de le dire, toujours dans la limite où la censure le lui permettait et de signaler les conséquences découlant de ce que ces vérités échappaient, pour des raisons diverses, aux dirigeants.

Il s'intéressa aussi aux problèmes financiers généraux et sut voir, dès l'Armistice, combien les préoccupations étaient fondées des quelques-uns qui, réagissant contre l'optimisme officiel, avaient immédiatement réalisé que l'après-guerre ne comportait pour la France qu'un problème unique : celui des Finances Publiques, dont tous les autres n'étaient que des composantes, et que leurs solutions ne sauraient être acquises, autrement que sur le papier, que par celle, précisément, de ce problème de finances publiques, dont aujourd'hui l'angoissante gravité, d'allure catastrophique, n'est plus un mystère pour personne.

L'on pourrait donner des développements considérables à ces aspects peu connus des pensées et des préoccupations du général Malleterre ; mais il suffit, évidemment, d'avoir marqué quelques-unes de leurs directives générales qui révéleront ce qu'était son esprit à ceux qui le connaissaient moins, — et évoqueront les souvenirs de ses familiers.

J'aime aussi me rappeler, au cours d'une visite que je lui faisais, en 1921, à la villa André, à Clairefontaine, sous le chaud soleil d'un dimanche de fin juin, ce grand-père veil-

lant sur le berceau de sa toute petite-fille. Spectacle inoubliable que celui de cet homme d'aspect si juvénile que, n'eussent été les étoiles dont s'ornaient les manches de l'uniforme bleu horizon et la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, l'on eût pris pour le jeune père de ce bébé de trois mois qui reposait à côté de lui. Que de tendresse et de fierté dans ce regard de l'homme si heureux de voir se perpétuer sa race.

C'est qu'aussi bien, dans les trois dernières années de sa vie, Pierre-Marie-Gabriel Malleterre goûta l'une des joies les plus intenses qui lui étaient réservées.

Il avait une véritable passion pour les enfants jeunes et il comptait de nombreux filleuls, dont il aimait à se voir entouré pour les gâter et suivre, le plus souvent qu'il se pouvait, leurs progrès. Il savait trouver les moyens les plus simples de vaincre leur timidité et de les instruire, en se mettant à la portée de leurs jeunes intelligences. Il les captivait véritablement et je l'ai vu, notamment, un jour, apprivoiser une très petite fille de trois ans qui le voyait pour la première fois et qui, effrayée par la démarche du général, avait couru se blottir dans les bras de son père qu'elle ne voulait plus quitter. A dater de ce jour elle ne cessa de demander à retourner aux Invalides.

Mais aucune comparaison ne saurait s'établir entre ses petits filleuls et Janine, la toute mignonne petite fille de sa fille Henriette et de son gendre Henri Adam. On peut dire, sans exagération, que s'il ne lui apprit pas à respirer, il passait des heures à cueillir ses premiers balbutiements et à lui enseigner par la modulation des lèvres, à prononcer — elle avait alors cinq mois — ces premières syllabes, si impa-

tiemment attendues par les parents : « Papa », auxquelles ne tarda pas à s'ajouter celle dont elle fit le doux nom de son grand-père, « Papapa ».

Papapa et l'enfant avaient l'un pour l'autre une adoration réciproque. Ils se quittaient aussi peu que les circonstances le permettaient ; et, en dehors des villégiatures, Janine et ses parents étaient accoutumés à vivre, presque autant aux Invalides qu'à leur domicile.

Le spectacle était émouvant et doux de voir s'avancer, avec la démarche que lui donnait sa jambe mécanique, la haute et mâle silhouette du grand-père, dont le regard bleu et clair s'abaissait avec tant d'infinie tendresse sur l'enfant, si menue, dont il tenait la main.

Janine passait avec lui chaque jour de longs moments dans son bureau. Il éveillait rapidement son intelligence, lui apprenant à parler et à jouer ; et cette enfant si petite, qui fit immédiatement usage du langage des grandes personnes et ne parla jamais comme un bébé, s'entretenait avec Papapa : il cherchait, en même temps qu'à l'amuser, à lui enseigner l'usage des choses les plus usuelles et à coordonner des idées.

En entendant s'exprimer Janine, on avait peine à se figurer que c'était cette enfant si menue — aux grands yeux si expressifs — dont émanaient des réflexions spontanées, étonnamment au-dessus de son âge.

Dans sa douleur la famille du général a trouvé, à certaines heures, une sorte de détente, en constatant que subsiste entière l'affection de Janine pour son Papapa et qu'elle s'efforce d'enseigner à Claude, sa sœur plus jeune, dont la naissance avait causé une nouvelle joie au général, pour

ainsi dire au seuil de la crise qui le devait emporter, l'amour de Papapa et à chercher à le lui faire connaître.

Est-il conclusion qui peut mieux marquer les vertus familiales de l'homme privé et montrer que l'on peut être, tout à la fois, un grand cerveau et un très grand cœur, un héros et un « brave homme »

ADIEU DU GÉNÉRAL LEFÈVRE AU GÉNÉRAL MALLETERRE

DANS LA CRYPTE DE LA CHAPELLE SAINT-LOUIS DES INVALIDES LORS DE L'INHUMATION

Le silence et l'austérité de cette crypte, qui abrite déjà tant de morts illustres, sont d'une si impressionnante majesté, qu'il semble que personne ne devrait oser élever la voix, de peur de réveiller les glorieux soldats qui y reposent et de troubler le pieux recueillement qui est empreint sur tous vos visages.

Et cependant, pour que soit complet l'hommage qui est dû à l'ami si cher, qui vient de nous être enlevé en quelques mois des suites insoupçonnées de ses cruelles blessures et que nous conduisons aujourd'hui à sa demeure dernière, n'est-il pas nécessaire, qu'après toutes les voix qui ont si éloquemment célébré, aux imposantes obsèques du 29 novembre, les hautes qualités et les rares vertus de l'homme public, une voix amie s'élève à son tour aujourd'hui pour essayer de dire ce que fut l'homme privé.

Jamais instant ne sera mieux choisi, jamais auditoire ne sera mieux préparé, puisque autour d'une famille accablée par son immense douleur, il n'y a que des amis profondément affligés.

C'est pourquoi, persuadé que je réponds au vœu de tous, et, malgré l'émotion qui m'étreint, j'ose rompre cet imposant silence pour proclamer que ce vaillant soldat, ce grand penseur, ce fin

lettré, cet orateur à la parole si entraînante, ce vigoureux homme d'action, qui a fait et aurait fait encore tant de choses, était aussi, était avant tout un grand cœur. — Cœur si vaste qu'il put à la fois aimer ardemment son pays, chérir profondément les siens et disposer encore de trésors d'affection pour l'amitié.

Il servit la France avec un dévouement sans bornes pendant toute sa vie par la parole, par la plume et par l'épée ; et il ne lui rendit peut-être jamais de plus utiles services qu'après avoir été obligé de remettre au fourreau cette vaillante épée, qui aurait dû guider jusqu'au bout nos soldats sur le chemin de la victoire ; c'est alors que, sans compter, il prodigua dans le monde entier son incomparable éloquence et y répandit inlassablement ses écrits si clairs, si pleins de bon sens et si convainquants et eut ainsi à l'étranger une action particulièrement heureuse pour la France.

Mari modèle, il entoura son admirable compagne des soins les plus empressés et l'aima toujours comme au premier jour.

Père plein de sollicitude et de tendresse, il fut pour ses enfants chéris un guide sûr et un éducateur incomparable.

Il consacrait tous ses loisirs à la vie familiale ; n'avait-il pas d'ailleurs toutes les qualités qui la rendent exquise ; fier des siens comme les siens étaient fiers de lui, il put se laisser aller avec eux aux démonstrations de la plus grande tendresse sans craindre de diminuer son autorité, qui lui était toujours si affectueusement consentie.

Ami, il le fut dans le sens le plus complet et le plus absolu du mot :

Ami sûr, ami fidèle, ami dévoué, ami des mauvais comme des bons jours ; toujours prêt à entendre ceux qui venaient à lui et qui jamais ne le quittaient sans le réconfort ou le bon conseil qu'ils étaient venus chercher. Rien ne lui était plus doux que de

rendre service, il y employait tous ses moyens et n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il avait pu créer du bonheur autour de lui.

Du reste, cet homme, qui fournissait un labeur considérable, qui étudiait tout, qui savait tout, n'avait pas de plus grand délassement que les réunions dominicales où tous ses amis étaient les bienvenus et où régnait la plus confiante cordialité. Il y goûtait un tel plaisir qu'il les attendait comme un collégien attend le dimanche et les continuait en été pour les plus intimes dans les villégiatures où il avait coutume d'emmener se reposer sa famille.

Qui de nous pourra jamais oublier son cordial et souriant accueil, auquel s'associait si gracieusement M^me^ Malleterre, qui, constamment en communions d'idées avec son mari, savait si bien l'aider en toutes choses ? — Presque toujours la présence de leurs filles aimées achevait de donner à ces réunions un caractère vraiment familial où le maître de maison, tour à tour sérieux ou enjoué, tantôt nous charmait par ses causeries captivantes, aussi remarquables par la forme que par le fond, marquées toujours par la netteté de l'esprit et la rectitude du jugement — tantôt se laissant aller à des fusées de jeunesse, nous entraînait dans des tourbillons de gaîté franche et communicative auxquels personne ne pouvait résister.

Car, en dépit de la cruelle mutilation, qui avait bouleversé sa vie, mais qu'il avait acceptée avec une noble sérénité, malgré le profond chagrin que lui avait causé son éloignement du commandement qu'il exerçait avec tant de maîtrise et où, permettez-moi de le dire, sa valeur l'eût sans nul doute élevé aux plus hauts emplois, il était resté étonnamment jeune au moral et même au physique.

Si bien que nous, pour qui ces souvenirs sont encore si rapprochés, nous ne pouvons pas croire qu'ils appartiennent déjà à un passé à jamais disparu.

Et cependant, hélas !

Mon général, et si cher ami, la mort inexorable a passé, nous laissant au cœur un vide immense qui jamais ne se comblera... et jamais plus nous ne reverrons votre si bon sourire, jamais plus nous n'entendrons votre voix si chaude et si prenante, jamais plus nous ne serrerons votre main loyale si largement ouverte, alors que bon nombre d'entre nous, dont je suis, comptait pouvoir y trouver un appui jusqu'à leur dernier jour — nous en sommes désespérés ; et pourtant dans quelques instants, lorsque la pierre qui fermera votre tombeau sera définitivement scellée et que nous devrons quitter ces lieux, nous pourrons nous dire qu'en vous laissant à l'ombre de ce glorieux Hôtel des Invalides, nous voyons se réaliser votre vœu le plus cher, qui était aussi celui de votre famille tout entière et celui de tous vos amis.

En décidant qu'il en serait ainsi, M. le ministre de la Guerre a rendu un éclatant hommage à vos services et à vos mérites ! qu'il en soit remercié hautement, car il nous a donné, dans notre grande douleur, la douce consolation de vous voir dormir votre dernier sommeil au milieu de vos pairs, dans cette crypte illustre, où la Providence a voulu que votre tombeau soit juxtaposé à celui de La Tour d'Auvergne, afin que reposent côte à côte, ce héros de la 46e demi-brigade et vous, le colonel qui l'avez si vaillamment menée au feu en 1914.

Ici, vous serez au cœur même du Musée de l'Armée, ce musée auquel, après le général Niox votre beau-père, dont je veux rappeler les éminents services, vous vous êtes consacré tout entier et dont vous avez fait un monument impérissable à la gloire des Armées françaises de toutes les époques et des Armées de nos Alliés de la Grande Guerre ; monument qui soulève déjà et qui soulèvera dans les siècles à venir, l'admiration du monde entier.

Enfin vous y reposerez tout près de cet hôpital des Invalides, réservé aux malheureux incurables de la Grande Guerre, que le sort a si maltraités, auxquels vous avez porté un si affectueux intérêt et auxquels vous êtes arrivé à donner le maximum de confort réalisable.

Ils le savent, ils vous aimaient profondément, ils vous gardent toute leur reconnaissance, et, vous sachant si près d'eux, ils penseront que vous continuerez à les protéger.

Je le crois, moi aussi, de même que j'ai l'absolue conviction, chère Madame, que le mari si aimant, et vous, mes chers enfants, que le père si dévoué avec lequel vous avez tout perdu et que vous pleurez si amèrement ; que cet homme de bien, qui après une vie si noblement remplie a su si bien mourir, continuera, avec l'aide de Dieu, à vous entourer de sa tendre sollicitude et sera toujours votre soutien et votre guide sur cette terre toute la vie que désormais vous devrez vivre sans lui ; j'en vois d'ailleurs une preuve manifeste, et je voudrais, Madame, que vous la vissiez comme moi, dans les dévouements spontanés, qui se sont déjà offerts parmi votre entourage immédiat et qui, je n'en doute pas, ont été inspirés par vous, mon général, mon bien cher ami ; ces dévouements ne se démentiront jamais, pas plus que ne périra dans nos cœurs le souvenir de votre ardente amitié ; pas plus que ne s'amoindrira le profond et respectueux attachement que nous avons pour les chers vôtres si malheureux aujourd'hui.

Au nom de tous, je m'incline profondément devant leur immense douleur, et je vous adresse le suprême adieu qui ne bannit pas le grand espoir que, tous, nous gardons de vous retrouver un jour.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXV.